



# LE NON-HUMAIN DE L'ABEILLE À L'IA

**Justine Emard, *Supraorganism*, 2020**, sculptures verre soufflé, LEDs, tiges métalliques sur moteurs, machine learning. © Justine Emard.

**STEREOLUX** De Justine Emard, on avait déjà croisé les installations vidéo au 104 (« Jusqu'ici tout va bien », 2019) et à l'Institut culturel canadien (« Human Learning : ce que les machines nous apprennent », 2020). Fruits d'une résidence au Japon, celles-ci montraient un robot, *Alter*, auquel avait été intégré un réseau de neurones. *Co(AI)xistence* et *Soul Shift* saisissaient ses rencontres et interactions respectives avec le danseur Mirai Moriyama et avec un robot d'apparence semblable, sorte d'alter ego. L'humanoïde y était montré en plein apprentissage ; on le voyait s'éveiller au monde, inventer sa propre gestuelle, et l'on semblait déceler chez lui, par une étrange force de projection, les indices de la surprise et de l'émerveillement. Le trouble suscité par la créature

venait servir l'obsession de l'artiste pour les technologies et leur capacité à faire surgir de nouvelles formes de vie, d'incarnation et de présence. On retrouve Justine Emard en ce mois de septembre à Nantes, dans l'exposition « Hyper Nature », présentée à Stereolux dans le cadre du 19<sup>e</sup> festival « Scopitone, cultures électroniques et arts numériques ». L'artiste y montre une nouvelle installation qui est aussi le fruit d'une résidence, cette fois au ZKM (Karlsruhe, Allemagne). *Supraorganism* n'a pas l'apparence mimétique d'*Alter*, puisqu'elle se compose d'une vingtaine de sculptures en verre fixées à des structures métalliques. L'œuvre est pourtant vivante, autonome. De l'aveu de l'artiste, elle est « réactive » plus qu'interactive : pilotée par une intelligence artificielle

reliée à une série de capteurs, elle s'anime, tinte sous l'effet de petits moteurs et diffuse dans la pièce une série de reflets et de sons cristallins. L'effet de présence qu'elle suscite tient aussi à la forme des verres : indéfinie, d'apparence organique, ils évoquent des créatures de science-fiction, des fossiles, des cocons, des essaims peut-être. Disons que ce sont des essaims, puisque les abeilles sont justement le point de départ de l'installation. Le choix de cet animal totemique, volontiers campé en « sentinelle de l'environnement », est moins dicté par son rôle crucial dans la pollinisation que par son organisation sociale : l'abeille communique avec ses congénères par un code fait de gestes, de parades, de mouvements. Dans la continuité d'*Alter*, Justine Emard s'est employée à une entreprise de décodage. Entourée de scientifiques (programmeurs en IA, anthropologues...), elle a cherché à tirer le fil d'une métaphore féconde : la ruche est un cerveau, les abeilles des neurones. Pour créer *Supraorganism*, l'artiste a d'abord enregistré les mouvements des insectes grâce à un ensemble de capteurs et de vidéos. Au ZKM, ce corpus est venu nourrir un algorithme de machine learning capable de modéliser les comportements des abeilles et d'élaborer des prédictions.

De celles-ci sont ensuite nés des sons et des formes, inspirés tout à la fois de l'harmonica de verre mis au point au XVIII<sup>e</sup> siècle par Benjamin Franklin et, plus loin, des breloques des Gaulois, dont le tintement signalait l'approche. *Supraorganism* se donne ainsi pour une symbiose. S'y mêlent l'animal, le minéral, la machine et l'histoire. Le vivant s'y dévoile dans son caractère fondamentalement hybride : en écho à l'obsession de l'époque pour le non-humain, Justine Emard pointe que le vivant et la nature sont un vaste spectre, et que les intelligences artificielles y ont toute leur place.

— STÉPHANIE LEMOINE

« Scopitone, cultures électroniques et arts numériques », du 8 au 19 septembre 2021. Stereolux, 4, boulevard Léon-Bureau, Nantes(44). Gratuit, accès libre. [www.scopitone.org](http://www.scopitone.org)